

Le Crime

Louise Hervieu

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Pour la Vie, contre la Mort,

En hommage aux peuples de paix !

Àceux qui ont charge d'une autre âme et d'un autre corps que les leurs : les parents, les époux, les amants.

Pour nos jeunes qui veulent vivre et pour ceux-là qui sont à naître.

Pour la paix, celle du cœur et de l'esprit, dans un corps sain et pacifié, pour la paix entre les frères, pour la paix sur le Monde, pour la Paix !

… Afin que nous devenions étrangers à la Guerre, car s'il nous reste le pouvoir d'inventer et de haïr, nous avons perdu les forces d'aimer !

Afin que nous cessions d'être malfaisants et de causer la douleur et la peine.

Afin que nous n'aimions plus que ce qui mérite d'être aimé et que nous ne cessions pas d'aimer ce qui n'a pas cessé d'être aimable. Car nos ressources nerveuses ne nous permettent pas de supporter le poids d'un fidèle amour. Il nous faut des cœurs que nous rejetterons après les avoir enchantés ! tandis que notre misérable cœur s'éprend et se déprend. Il nous faut des victimes, fût-ce en amour…

… Afin que, déplaçant le sentiment de la honte, nous appelions par son nom de syphilis le mal de notre Espèce et que nous descendions jusqu'au fond de nous-mêmes pour y retrouver les sources menacées de la vie et l'instinct élémentaire de la conservation de la race, car nous avons perdu les notions de la vie et de la mort.

… Afin que nous cessions d'être des fous délirants, que nous cessions d'être les bourreaux de nos enfants.

Dans l'épouvante de ce que j'ai à dire et dans ma détresse physique, je tâcherai de peindre les peines du corps et les chancres de l'âme.

Nous sommes des fous qui tenons à notre folie.

Nous ne savons plus ce que nous voulons.

Nous sommes des criminels. Et cependant nous ne sommes pas coupables. D'autres nous ont passé le mal. Eux-mêmes furent des victimes avant que de faire des victimes.

Et la longue chaîne des hommes : tueurs et tués, se traîne au long des siècles et craint et appelle la mort !

Mais viendra cet autre temps de la Pacification des Corps et de la Paix sur le Monde… car les méchants sont des fous, et les fous… trouveront leur guérison…

02

Pardonnez-moi, vous tous que je vais accuser, ces peines que je dévoilerai sont aussi les miennes.

Il importe que je touche les cœurs et que j'atteigne les consciences.

Je ne suis qu'une ignorante, je ne connais que l'évidence. Mais c'est aux simples de parler quand les plus savants négligent de le faire.

Un être, rendu au silence par la maladie, s'est avisé que ce qu'il avait écouté jusqu'alors n'était que du vent, n'était que le vide. Ces voix, que l'on entend dans la solitude, la souffrance et le malheur, je les ai entendues. Car je suis venue sur la terre pour comprendre et non pour juger. Mais je jugerai ceux qui jugent…

Celle qui est sortie de la danse, pion tombé hors du jeu, celle qui a retrouvé, dans la servitude du corps, la liberté de son cœur, parce qu'elle ne possède plus rien des joyaux de la vie (ce qui est douceur, chaleur, exaltation et fierté pour le corps lui a été retiré), celle-là ose parler. Mais sa faible voix portera-t-elle ?

Ma faiblesse même me fait échapper à toute vindicte. On ne saurait tuer à nouveau ce qui est déjà tué. Que peuvent les sarcasmes contre celle qui ne les comprend plus, qui est morte au ridicule ?

En me retournant vers cette salle des fêtes de la vie et de l'intelligence, je l'ai vue toute en flammes. Ceux que je quittais, ceux qui pensent comme ceux qui dorment, j'ai compris qu'ils avaient une folie commune avec la mienne.

Cette folie nous dévore. Dans nos corps incendiés, notre raison se trouble. Ceux qui brûlent peuvent-ils entendre ma conjuration ?…

03

Nés de l'homme et de la femme, et non d'une oie et d'un jars, nous avons derrière nous des colonnes d'aïeux, leur témoignage et leur mystère, Comment échapper aux hérédités de notre Espèce ? Nous sommes des hérédos.

Mais par lâcheté nous camouflons le mal de notre race. Il y a toutes sortes d'hôpitaux pour toutes sortes de maux, sauf pour la syphilis.

Chez l'homme blanc, le mal se porte sur les points les plus menacés, les centres nerveux surmenés et affaiblis. Il fait des fous, des demi-fous, des quarts de fous, les détraqués, les obsédés, et jusqu'à ces malheureux qui ne supportent même plus d'être contredits !

Cependant, on parlait de ce mal dans la Bible et chez Rabelais et chez Montaigne. Et le simple « Candide » était mieux renseigné que nous. Si chargé de plaies que soit un corps, la nudité de l'âme le dépassera toujours en horreur !

Stupides que nous sommes, nous confondons la maladie et l'infamie que nous tâchons de dissimuler toutes les deux. Nous n'admettons que « la longue et douloureuse maladie » à laquelle succombent tous ceux d'entre nous qui ne meurent pas subitement ou d'accident.

Le grand malade, ce pesteux, est jeté à la mer. La nature de son mal, on la cachera. Nous ne saurons pas qu'il fut héroïque pour la dernière et peut-être pour la première fois ! Avant de fermer les yeux, il est déjà mort au monde. Il pourrait dire, comme au jardin des Oliviers, si sa bouche n'était séchée : « Aucun de vous n'a veillé avec moi ».

De ses derniers combats avec les puissances des ténèbres, on ne saura rien.

C'est derrière le corbillard que tout le monde se retrouve…

S'il est demandé peu de contrainte à l'homme valide, toute vaillance est exigée du malade qui doit cacher ses plaies, rire avec ceux qui rient, et ne pas se plaindre de peur de nous importuner. On exige de lui une patience à toute épreuve ! Mais si l'état de rébellion tue à petit feu, l'exercice de la patience use son homme à la longue : on ne se passe pas impunément d'allégresse. Il faut des forces même pour souffrir !

Ce n'est pas sans motif que le malade s'appelle aussi un patient !

04

Les Incurables, ces hérédos qui ne vivent ni ne meurent, doit-on les tuer pour en venir à bout ! Leur histoire n'amuse plus personne. Ce sont des fonds d'hôpitaux ; ils bloquent les lits où d'autres seraient soignés et guériraient : ceux dont les maux sont guérissables…

C’est parmi ces demi-vivants que se fournissent les glins-glins, les scrofuleux, les bossus, les boscottes, les peureux dont s’amusent les costauds. Pauvres peureux qui s’empoisonnent avec la vénéneuse Angoisse, mêlée à leur nourriture et à eux-mêmes. Ils ne seront jamais désaltérés ni rassasiés ! Ils ne seront délassés qu’à la mort. Chaque jour de leur vie, ils doivent combattre et ruser avec le mal originel.

Les sources de la confiance, c’est-à-dire de la joie, sont taries chez eux.

L’amour le plus désintéressé, s’ils le rencontrent, ne les convaincra pas. Dupés à la naissance, ils ne peuvent plus croire. La pitié, autant que l’indifférence les blesse. Après qu’ils ont satisfait à la Douleur, à ses cruautés et ses contraintes, leur mal monstrueux étouffe dans ses torsions jusqu’au dernier de leurs espoirs.

Chaque nouveau jour exige un renoncement.

Ruinés, déchus, honteux, ils se croient suspects devant cette recherche inlassable d’une mauvaise chance qu’ils n’ont pas méritée…

Pauvres Incurables, qui tremblent et gémissent à la moindre brise et que les vents affolent et dissolvent. Une tempête de neige au-delà des frontières ou des chaleurs qui s’annoncent, les affectent jusqu’au vomissement de sang. Dans le désordre des nerfs, la vie de leurs organes s’arrête et ils croient à la mort quand le temps va changer, prisonniers qu’ils sont du cosmique. Ils voient s’agrandir ce vide affreux que comblera la folie.

Ils sont seuls à connaître leur pauvreté qu'ils cachent. Ils appréhenderont et ils souffriront de leur tremblote jusqu'à ce que la mort les délivre. Souvent ils la préviennent… Malheureux entre tous, l'hérédo qui en vient à se craindre soi-même, averti de la fragilité de cette cloison derrière laquelle se terrent les épouvantements !

Les maux des Incurables qui restent toujours pour eux inédits et cuisants nous semblent fastidieux. Nous leur dirions volontiers, tant ils lassent notre attention, « Mourez d'abord ». On n'attendait que cela pour les plaindre. Car on s'entend aisément avec les morts, la terre recouvre leur misère qui n'est plus offensante.

Ils auront manqué la première marche et roulé sur la tête jusqu'au bas du fatal escalier.

Mais chez ceux qui glissent, la chute n'est pas tellement précipitée, ce serait trop beau !

Pour les « Petites Santés », toujours quelque chose qui cloche ! Pas d'aises, pas d'amour. Pour elles les demi-rations quand d'autres en ont à leur content. Pour elles les demi-places quand les autres s'étalent !

Cette jeune fille ? « Eh bien ! elle ne se mariera pas », disent avec tranquillité ceux qui se sont mariés à satiété devant le maire… et sans le maire !

Les « Petites Santés » sont naturellement privées de voyages, de jeux, de spectacles. Elles ne goûtent pas aux cocktails. Les costauds en plaisantent, sans se douter qu'un insecte rongeur, chez

eux-mêmes, grignote le cerveau. C'est, pour parler comme les médecins, une autre localisation du mal…

Ceux qui piaffent, la lèvre fraîche, le teint vermeil parce que leur ventre fonctionne élégamment, rient des pauvres types dont les moteurs sont enrayés, des pauvres types auxquels l'ultime consolation du travail n'est point accordée, ou chichement mesurée, dont l'élan sans cesse rompu les tient en infériorité.

Cependant, c'est avec d'autres hommes, moins touchés, mieux armés, qu'ils doivent se mesurer dans la vie et pour le pain. On n'a pas de pitié pour ceux qui marchent sur les genoux.

Pauvres Incurables, pauvres anxieux, trahis, moqués, abandonnés à votre mauvais sort, vous découragez par la longueur de vos maux, la fragile compassion des moins futiles d'entre nous !

05

Il faut des enfants : il en faut pour la continuation de la race et pour nous perpétuer nous-mêmes. Et cependant les hommes ne se montrent pas toujours pressés de signer leur œuvre ! Alors, ce sont les naissances illégitimes qui affolent les mères et les rendent avorteuses ! Il faut des enfants pour la Guerre !

« Des enfants ! » crient ceux-ci.

« Des canons, des canons » crient ceux-là !

« Des enfants pour les canons ! tremblent les mères ».

Si déjetés et si misérables qu'ils soient, ils finissent par faire nombre ! Qu'ils souffrent la faim et les mauvais traitements, eh bien ! tant pis, tant mieux ! Ne savons-nous pas tous que les larmes et le pain sec font les yeux plus beaux !

Pour les paysages, pour les animaux, fussent-ils sauvages, il y a des Sociétés de protection. Les animaux supérieurs, chevaux et chiens, ont leur pedigree… Mais les hommes et les femmes s'accouplent comme des bêtes obscures. Ils engendrent criminellement et rien ne protège l'enfant livré aux fous qui peuvent lui reprendre la vie (et c'est peut-être le moins grave), qui lui mutilent les membres, l'intelligence et le cœur. Car il n'y a pas que des enfants martyrs, il y a aussi des enfants opprimés, des enfants malheureux ; il y a même des enfants gâtés ! et des parents stupides.

Chaque jour ramène des massacres d'innocents. Non contents de lui avoir passé leurs tares, leurs vices et leur mal-santé, les parents disposent encore de l'enfant qu'ils regardent comme leur possession. Cependant nous ne naissons pas avec des chaînes aux pieds.

Qu'ont-ils à attendre de la vie, les enfants de fous ?

… Et celui-ci pour lequel on ne trouve pas de nom, haut de cinquante centimètres, large de quatre-vingt-quinze, il suinte et pue… On ne peut tenir à l'entour de lui.

Cet autre comme un long ver blanc, sans bras, sans ailerons, ne peut chasser les mouches qui le dévorent…

Voilà nos monstres, voilà les enfants que nous faisons ! les enfants d'assassins, les enfants… de lépreux ! Les enfants volés, les enfants violés, tous recherchés par les fous…

Un docteur, dans le secret de son cabinet, avertit cet homme qu'il est avarié et qu'il doit se soigner longuement, avant de prendre femme… L'homme ne reparaît plus. Et peu après, le docteur apprend qu'il s'est marié. Un peu plus tard, une femme contaminée engendre des enfants misérables, des avant-terme, de la graine d'assassins et de dégénérés, s'ils n'ont pas la chance de mourir en bas âge. Heureusement la méningite est une grande nettoyeuse d'enfants tarés. Mais la loi ne donne pas le droit au médecin de dénoncer l'homme et de protéger la femme et l'enfant en sauvant la race.

Dans tel préventorium, quand arrive, triste contingent, le petit bétail, déchet de notre espèce, les docteurs attachés à l'établissement appliquent aux enfants les traitements de la syphilis. Et l'on voit se relever ceux-là qui se traînaient à terre comme des cloportes ; leur langue embarrassée se dénoue, ils parlent, ils marchent ainsi que de petits hommes, ils cessent de vivre dans leur pipi… Ils sourient… Tandis que leurs maux s'apaisent, ils prennent du poids, leurs dents se solidifient, leurs membres mous et misérables se durcissent. Ils ne sont plus des larves. Mais les docteurs et la directrice n'ont pas le droit d'avertir les parents, dans la crainte sans doute de les offusquer (car il existe une conspiration des grands contre les petits, des forts contre les faibles et du silence contre la justice) . Les docteurs n'ont pas le droit de montrer aux parents les fiches soigneusement tenues et journalières concernant leurs enfants. Et les petits martyrs dont on avait tenu la tête hors de l'eau, qu'on avait un instant sauvés, sont renvoyés pour faire des incurables, des fous, des assassins et des désespérés. Ils ne le seront qu'à cause de nous, mais ils ne nous le reprocheront pas. Il en est tant de muets, d'aveugles et

d'autres sont si abêtis qu'ils ne relèvent jamais la tête pour regarder le ciel et nous demander raison.

Des petits misérables ne marcheront pas comme les autres animaux sans souffrance, car ils sont venus au monde la plante des pieds ravinée et ensanglantée.

Deux plaies vives qui devraient être une honte pour notre civilisation : la paralysie infantile et la tuberculose osseuse, nous les admettons, nous les cultivons et nous leur donnons droit de cité. De grandes fêtes doivent être organisées pour l'entretien de ces petits martyrs. Cependant que les fous que nous sommes ne songent point à assainir la conception. Peut-être les législateurs jugent-ils que ces malheureux sont nécessaires pour que de mieux portants apprécient la santé, et que les nabots, les malfoutus et les infirmes permettent à d'autres de s'enorgueillir de leur taille et de leurs membres déliés ! Les fous que nous sommes ne peuvent être heureux ou malheureux que par rapport à d'autres… Nous disons qu'il faut de tout pour faire un monde… un monde d'iniquité ! C'est la dîme du malheur ! Qu'il y en ait un ou deux ou trois de condamnés dans une couvée, mais il en reste encore. Et la Société croit y retrouver son compte ! Beaucoup de couples malades reproduisent comme des lapins de clapier !

Comment peut-on rapporter sans trembler que des enfants martyrs sont frappés, brûlés, séquestrés et étranglés par des parents fous, qui ne se reconnaissent plus dans leur fruit. Ces fous-là ont leurs victimes à la maison, sous la main. Les parents indignes sont des hérédos ou des syphilitiques, c'est-à-dire des fous, et leurs enfants par eux martyrisés — qu'ils soient doux ou terribles, sont toujours des hérédos — c'est-à-dire de pauvres êtres déjà incurables.

C'est la société qui est coupable. Si nous possédons un objet rare (en est-il de plus précieux que l'enfant), ce n'est pas à des insensés que nous devons le confier. Qu'ils viennent à le briser, ce serait nous les imprudents et les coupables ! Et du reste la peine de mort n'est pas appliquée aux parents assassins.

Comment, après de tels récits, pouvons-nous sans honte embrasser et chérir nos propres enfants et répondre à leurs caresses, tandis que d'autres petits, doux et faibles à l'égal des nôtres, sont martyrisés et pour toujours désespérés ! Nous pourrions les sauver si nous n'étions pas des fous criminels. Ainsi que des portées de souris et de mulots, nos petits naissent et meurent sans laisser de traces.

S'il est admis que le mal favorise d'illustres talents, faut-il donc que des enfants paient la rançon de cette gloire ?

⁂

Nous n'aimons plus rien que ce qui nous surprend.

Nous avons fait un dieu du hasard, le dieu des loteries, des matches, des examens. Dans ceux-ci comme dans les championnats, ce n'est pas forcément le meilleur qui est le gagnant. C'est la chance que l'on couronne. Sur un coup de veine, ou de dés, nous établissons ou nous brisons la carrière d'un jeune homme au sang prompt qui peut en venir à la colère et au désespoir. Le jeu repose sur l'humeur ou la migraine d'un examinateur… et sur un instant de lassitude chez le candidat, pressuré, surmené et livré par ses hérédités à toutes les puissances de la peur. Nous l'avons écrasé sous un amas de connaissances qui n'ajoutent rien à sa valeur propre et qu'il lui faudra oublier, s'il ne veut pas vivre une

vie stérile. On lui apprend tout sauf la science élémentaire de la vie devant laquelle nous sommes des étourneaux.

De tous les animaux, les petits de l'homme sont les plus mal défendus. À l'âge où ils devraient croître et se fournir de moelle, on les tient séquestrés, on les courbe, on en fait des « dos ronds » et des « poitrines creuses ». Ces devoirs et ces leçons, ils ne souhaitent pas encore les connaître, car ils savent bien, les petits, avec leur instinct qui saurait les guider si nous ne le faisions dévier, qu'ils aimeront plus tard les livres et voudront tout savoir ! Mais auparavant ils doivent pousser leur jet comme la plante et éduquer ces membres neufs qu'ils viennent de recevoir. Tout ce qu'ils apprennent sans goût, sans compréhension et avec leur peine enfantine, tout s'effacera et pourrira comme les fleurs prématurées du cerisier qui annoncent un fruit, mais trompent nos espérances… Cependant l'éleveur ne ferre pas ses jeunes poulains et il ne leur fait pas traîner de charrois avant le temps révolu. Plus des deux tiers de nos gosses (et naturellement les plus malheureux), ne vont pas au grand air ! Cependant, ils en ont l'ardente faim, eux qui sont peu nourris !… Et les grands trains de vacances fuient à toute vapeur comme s'ils craignaient que les gosses les rattrapent…

La faible voix de l'enfance, nous ne voulons pas l'entendre, ou bien les bruits du monde, comme une cire, bouchent nos oreilles. Nous sommes cruels envers les enfants qui deviendront cruels à leur tour.

06

Une manière de sadisme oppose l'homme à la femme, cette côtelette de l'homme, comme s'ils étaient des animaux de race différente. Cependant ils sont l'un à l'autre ce que la lionne est au lion, et le chat à la chatte. Il n'est pas pour eux deux sortes de naissance, une même fragile peau les revêt, et la condition humaine est aussi précaire chez l'un que chez l'autre.

Un mauvais levain nous induit en ruses et en cruautés autour de l'amour.

Cet amour que nous avons parfois juré d'éterniser jusque par delà la mort, notre dégénérescence ne nous permet pas de le soutenir. Pourquoi nous lassons-nous si vite de l'objet aimé ! Pourquoi sommes-nous infidèles à l'amour ! Nos nerfs attaqués nous retirent jusqu'au pouvoir d'aimer et de faire le bonheur d'un être, et nous aimons partout… sans apporter ni trouver de bonheur. Celle-là ou celui-là en pleurs, devant la ruine de sa vie et de son foyer après la désertion du partenaire, se lamente : « Et cependant nous avions tout pour être heureux ! » Il ne lui reste plus que ses yeux pour pleurer.

C'est qu'il nous faut trahir afin de contenter notre folie. C'est de la peine d'autrui que se nourrissent quelques-uns. Ils doivent tuer pour respirer et pour vivre, la jalousie fait leur délectation. C'est la malheureuse coutume chez les hérédos.

Avant que la femme soit pour l'homme sa femme, sa maîtresse ou sa servante, sa proie ou sa vamp, elle est d'abord sa sœur en humanité. Et c'est la fraternité, qui devrait conduire leurs rapports. Si, par hasard, cette charité les conduit, on dit alors que

c'est le grand amour, l'amour sublime ! Et les amants de cette sorte passent à l'histoire. L'homme le plus fort de ses membres est aussi faible dans son cœur que la plus faible femme. Sa folie est de penser le contraire.

On veut, des femmes, qu'elles soient à la fois décentes et coquettes ! C'est pour qu'elles paraissent sans cesse nouvelles aux yeux de leur Seigneur, sujet à la satiété, que les femmes ont inventé la mode. Pour l'étonner, l'amuser et le garder, elles changent jusqu'à la couleur de leurs cheveux. Ainsi leur mari voit en sa femme une autre femme, et sans la quitter, se plaît à croire qu'il la trompe. Car les hommes sont plus fous que méchants, de même que leurs compagnes. Ils cherchent jusque dans la vieillesse cette femme impossible, ange et démon, cruelle et bonne dans le même temps, qui ne lasserait pas leur curiosité et qui rajeunirait en prenant de l'âge ! Chacun d'eux voudrait en une seule épouser toutes les femmes !

Autant que les dangers qui la pressent, la faveur de l'homme fait à certaines femmes une âme d'esclave. Malheur à la femme seule ! Mais toute femme recherche — et non pas seulement pour l'amour — son frère l'homme… L'homme timide et la femme laide sont également déshérités. La laideur est un luxe qui n'est permis qu'au sexe fort. Pouvoir à son aise être vieille et laide, c'est le repos pour une femme.

Les hommes, parce qu'ils ont la force, ont aussi la direction de toutes les choses de ce monde.

La femme est corvéable et rançonnée, sa tâche n'est jamais close. Elle n'est jamais défatiguée.

07

Ne dites pas de mal des médecins, quand leurs remèdes ont failli, ils ont encore leur amitié à nous offrir. Car, en fin de compte, ils sont les derniers amis du malade, et nous ne les quittons que pour mourir.

S'ils sont souvent impuissants, c'est parce que nous les trompons. Ils n'ont devant eux que des coffres fermés, dont nous ne leur donnons pas la clef. Quand ils cherchent à éclairer notre passé, nous nous indignons stupidement. « Notre mère était une sainte, et notre père un homme sain et un grand homme. Qu'est-ce que cela vient faire avec la maladie de l'humanité ? Où est le déshonneur dans la maladie ? »

Les docteurs ne peuvent nous sauver sans notre consentement. Nous ne savons pas que la honte est dans le crime et que ce n'est point un crime de souffrir.

08

Qu'allons-nous faire de nos vieux, de ces vieux couples blanchis et fragiles, friables comme du biscuit, qui vont, s'appuyant si étroitement qu'on ne sait lequel des deux soutient l'autre ? Ces deux faiblesses ne font pas une force. Rien n'est prévu pour ceux qui furent des petites-payes dans notre siècle de progrès, s'ils ne deviennent des mendiants.

Parmi d'autres injustices, ils doivent aller mendier eux-mêmes leurs allocations. Mais la mairie est toujours au diable. Ils s'y

rendent de leurs pieds, faiblards ankylosés, ils y mettront le temps… et le savent. Ainsi que pour un long voyage, ils partent de bon matin, à la fraîche. Obscurément, ils se sentent cassables et ne prennent pas les transports en commun, de crainte, dans la presse et les bousculades, qu'on ne les retire de sous le véhicule comme des peaux de lapin.

Quand ils arrivent enfin, recrus, affamés, foireux…, l'heure est passée, ils trouvent le guichet fermé… Ils devront revenir… et on ne leur donnera pas en même temps l'allocation de pain… de charbon… de logement. Cependant ils ont élevé de la marmaille et chacun, pris à part, n'était pas plus mauvais qu'un autre !

Si on les servait à domicile, ça ferait tout de suite une affaire de cinq cents francs… pour des budgets communaux qui se ruinent en embellissements.

Nous avons si bien rogné les petites rentes de nos vieux que nous leur laissons tout juste de quoi acheter un boisseau de charbonnette pour allumer leur réchaud… une dernière fois.

09

Les riches ne veulent rien abandonner, et le pauvre exige tout. Le riche tient sa fortune serrée, tel un chien qui monte la garde près de sa pâtée, et le pauvre gronde à l'entour. Cependant ils n'ont pas plus de droits à la fortune l'un que l'autre, tous deux sont nés et mourront nus comme le ver. Un rat est mieux pourvu qu'eux, il a sa fourrure.

Les pauvres crient au scandale pour effrayer le riche et lui faire lâcher son gâteau. Dans leurs cinés populaires, ils se repaissent de femmes chics, d'intérieurs à ce point recherchés qu'on n'en voit qu'au cinéma ! de châteaux et de châtelaines dont l'espèce se fait rare, et de serviteurs si galonnés et soumis que l'espèce en est plus rare encore. Que si la race des larbins, en cours d'épuisement, venait à disparaître, c'est au ciné que l'on retrouverait le dernier.

10

Comme une nacelle prise entre le courroux des vents et de la mer et jetée au bord des gouffres, qu'elle est fragile notre part de vie ! Des épouvantements, nos portes closes ne nous garderont pas. Qu'elle est fragile notre raison. Cernés par le mystère, à peine sortis du néant, nous tremblons d'y retourner.

Il ne faut pas toucher à nos religions, ni attenter à l'Enthousiasme.

Celui-ci a sa Patrie, cet autre croit les posséder toutes dans l'Internationale. Ce sont des biens spirituels et véritables. Favorisés ceux qui les possèdent ! Les leur ravir c'est un vol, car la fièvre d'Amertume n'est qu'une richesse glacée. Les mauvais bergers sont ceux qui nous appauvrissent. La patrie est pour chacun de nous un héritage. Et pas seulement parce qu'elle est riche de son sol et de ses arts, mais les ancêtres y ont nourri leurs yeux et leurs poumons. Elle est saine pour chacun de nous.

Après que nous avons chassé Dieu pour rester nos maîtres, nous ne tardons pas à le remplacer. L'homme blanc est redevenu fétichiste, mais qu'il n'approche pas de trop près ses idoles, car la dorure en reste aux doigts !

On voit les foules abdiquer une liberté qu'elles ont conquise dans le joug et l'horreur.

Un seul roi fut sans royaume et sans armée… On l'a crucifié…

Laissons à leur foi ceux qui ont la foi !

Laissons à leur espérance ceux qui possèdent l'espérance ! ceux qui croient retrouver leurs disparus, ceux qui croient avoir été entendus, ceux qui croient !… Autrement, nous serions pires que des voleurs, car ceux-ci volent pour s'enrichir.

11

Aucune d'elles ne peut délivrer l'homme… de l'homme. Cette matière misérable et sacrée de l'humain sert à d'infâmes expériences. Des hommes, on les tue comme des mouettes, pour rien, pour le plaisir. Comme celui des bêtes, le ventre des femmes fournit des sujets pour la vivisection.

Et le monde est fait de tourmenteurs et de tourmentés. Un effroi panique, venu des profondeurs de l'hérédité, nous incite à nous prêter comme une matière docile à ceux qui nous manient et nous trompent, à ceux qui portent notre cerveau à une telle tension qu'il doit céder ou se rompre. Aussi obéissants que le mé-

tal en fusion, nous nous plions de telle façon que le veulent nos ferronniers !

Car les hommes ressemblent à ces pauvres bonbons, roses et bleus, gros comme la tête des épingles de mercerie et tassés en une chétive bouteille qu'on vend deux sous, dans les fêtes foraines, aux plus malheureux gamins. Suivant les hasards de sa fantaisie, le gosse secoue le flacon, et les bonbons roses prennent la place des bleus ou leur cèdent la place. Mais les uns et les autres viennent au goulot qu'on a coiffé d'une tétine de caoutchouc et sont happés par la bouche en suçoir de l'enfant.

Ainsi des hommes. Suivant la marée et le remous des révolutions, les uns et les autres sont portés jusqu'au goulot de la bouteille. De quelque couleur qu'ils soient, les pauvres fous seront toujours dévorés. Qu'il est donc facile de nous abuser et de nous vaincre ! Pauvres humains, pauvres enfants, pauvres fous qui laissons passer le mérite sans un regard, nous nous contentons de mirages. Mais c'est une nourriture creuse qui nous affame davantage.

La seule révolution qui changera le sort de l'homme, c'est celle qu'il fera en lui — car l'homme sain doit se vaincre et se gouverner soi-même.

12

On ne fait pas du neuf avec du vieux. Des gens sérieux jusqu'à l'ironie affectent de croire qu'avec des membres pourris, on peut établir un organisme sain, et qu'avec le matériel humain, ce bois

rongé des vers et calciné, on peut instaurer un ordre durable, mais la paix ne saurait habiter nos cœurs boueux ni notre esprit contrefait. Notre sang empoisonné charrie la haine. On ne fait pas la Paix contre quelqu'un.

Ce prurit de la Possession, de la domination, de la destruction n'est fait que du mal qui nous hante. On trouve toujours un plus faible que soi à tyranniser et le plus faible lui-même aime à renifler le charnier. On arme les enfants. On les assassine en en faisant des assassins. L'enfant qui a tué ne pourra plus sourire.

Tandis que nous dormons, infidèles à nos morts que nous ne veillons plus, ou que nous nous disputons comme des maniaques, d'autres fous travaillent à s'armer de jour et de nuit. Les sinistres miaulements et les éclairs de l'incendie apportés par leurs engins de guerre nous réveilleront. Cette paix qui n'existe point entre les couples, entre la mère et l'enfant, qui n'est point dans l'homme grevé de ses tares, on voudrait qu'elle fût universelle ! L'hérédo est à l'origine de cette immoralité entre toutes ; celle de la guerre. C'est dans la guerre civile que la pire haine, celle des frères entre eux, sourd et jaillit des plus secrètes profondeurs pour chercher son assouvissement !

D'infâmantes et stériles querelles trouvent leur dénouement dans la guerre ! Celui-là n'est pas craint qui n'est point armé. Et chacun d'attendre la première défaillance chez l'autre. Toutes les vives ressources d'un pays passent en armements, car s'il est bon de manger, il est plus urgent encore de se garder.

Contre les loups, des peuples paisibles s'allient avec les loups qui les dévoreront au premier jour de famine. Elle est bien près de sa fin, cette humanité qui se flatte de commencer la guerre par

les femmes, les vieillards et les enfants dont les jambes sont trop faibles pour les porter pendant la fuite et, qui détruit les grands témoignages du passé laissés à la garde de notre dévotion. Voilà bien les hors-d'œuvre de la guerre : de petits cadavres d'enfants brûlés vifs comme des lampions qu'on trouve grillés après la fête ! Ce sont les non-combattants, les désarmés, qui fournissent le plus de victimes à la guerre.

Il fut un temps où deux peuples confiaient leur cause à deux chevaliers qui se défiaient et se combattaient en champ clos…

Mais on ne guerroie plus par émulation, même pas pour conquérir, puisqu'une province est prise, perdue et reprise en un siècle, comme une fille qu'on jouerait au jeu monstrueux de la guerre ! L'ange de la destruction appelé par nos crimes et notre folie nous terrasse et le vainqueur et le vaincu sont également ruinés. Avant toute autre chose, la guerre est une stupidité. Si cruelle qu'elles fussent, les guerres du passé faisaient au moins état du pillage. Infidèles aux morts de la guerre (ils ne sont maintenant que des pauvres choses sans nom) nous affectons également de traiter le grand crime comme un sport. Oui, il n'y a ni vainqueurs ni vaincus à la guerre… il n'y a que des morts ! Celui qui va au sacrifice avec allégresse est grand et peut-être aveuglé, et celui qu'on y chasse de force, qui voit clairement son destin et souffre ces morts préliminaires de la peur et du désespoir, celui-là est grand également. Mais ils sont criminels, les fourriers de la guerre qui recherchent leur propre gloire et mènent les batailles comme des parties d'échecs. Les jeux de la guerre sont impies et les conquérants des fléaux pour le monde.

Grâce aux derniers progrès de la science, nous serons bien servis ! On a découvert de quoi éteindre nos yeux et nous supplicier

sans que nous puissions même tenter d'échapper, puisque la mort nous viendra du ciel où d'autres hommes l'apporteront, tandis que les sirènes aboieront et hurleront à la mort comme des chiennes dans la nuit. Les beaux avions de bombardement, dont nous admirons au ciné la structure et la vélocité, nous sont destinés ! Ils feront le Noël des petits-enfants, ils défonceront nos toits et nos poitrines et feront éclater comme des châtaignes à leur feu meurtrier, nos cervelles de fous. Nous serons brûlés vifs puisqu'ils auront de quoi nous incendier dans leur raffinement.

On ne faisait pas mieux aux siècles passés, nous n'avons rien à leur envier ! On ne faisait pas aussi bien, car nous avons inventé les gaz asphyxiants. Le civilisé crucifie, viole, éventre proprement, empale et enterre vivant.

Si nous ne nous guérissons, la fin du monde et la destruction d'une race folle seront de notre fait, car nous ne pouvons nous amender sans nous guérir.

Les malheurs de la guerre devancent même l'ouverture des hostilités ! Dans une usine de munitions (autorisée par la Société des Nations), on n'emploie guère que 13 000 ouvriers ! Et que l'on double par le travail de jour et de nuit ; car cela presse de fabriquer de la mort ! Les malheureux ouvriers vivent… en la préparant. Mais parfois la mort s'y trompe et moissonne chez eux. Ils sont alors les premières victimes de la guerre. Dans le même temps où l'homme édifie, pour sa fierté, des paquebots grands comme des villes, luxueux autant que des palaces, et des navires de guerre fortifiés, ils construisent les sous-marins qui les couleront…

Nos hommes les plus solides reviennent blessés à jamais du corps et dans leur conscience. Défigurés, ils font peur à l'amour, fût-ce l'amour légitime et juré…

Que penserait celui-là qui verrait d'un peu haut l'affreuse comédie donnée par les Terriens quand ils emmènent à la guerre, comme des bêtes vers le tueur, avec leur effroi aux entrailles, les gars paisibles des campagnes, les fils des villes nerveux et frondeurs qu'une soirée au ciné, l'apéritif et une jeune compagne satisfont à l'occasion, et les plus costauds que des années de culture et de soins ont faits ce qu'ils sont, et la fleur des intellectuels, des savants, des artistes, fierté de la race.

… Suivent ce convoi offert à la mort, des voitures et des femmes croisées de rouge et des médecins qui recueilleront celui qui y voyait tout à l'heure et qui est aveugle maintenant, et cet autre qui marchait pour se rendre à l'horrible fête et dont les jambes sont arrachées, et tous ceux qu'on recollera et dont on fera durer le martyre. La coutume d'achever les blessés n'était peut-être pas la plus cruelle !

Dans le même temps où la chirurgie accomplit des progrès, nous inventons des engins les plus sûrement meurtriers ; les mêmes peuples qui soutiennent la Croix-Rouge, de gaîté de cœur, tuent des hommes et fabriquent des mutilés !

De tous les animaux, l'homme est le seul à ne pas obéir aux vues de la nature qui ne l'a point armé. Il n'est venimeux que dans ses paroles.

La Paix qu'on sent provisoire est tout empoisonnée comme après ces lendemains d'émeute où, dans un calme moins heureux

que celui de la mort, l'oreille et le cœur croient toujours entendre le tumulte d'hier.

La paix ne peut habiter que des corps purifiés. Alors, aux esprits délivrés de leur folie, la guerre deviendra étrangère. Et la Paix règnera sur le monde !

13

La peur est logique chez l'homme. Ceux qui ne la connaissent pas sont des brutes ou des inconscients, car les héros l'ont connue et vaincue.

Seuls les enfants et les animaux pourraient n'être pas inquiets, cependant leur instinct les avertit.

Pour ce qui est des bravaches, ils n'ont jamais froid aux yeux… aux yeux des autres ! et ils ne craignent rien… pour les autres ! Tous vaniteux qui nient le danger et la peur, qui se flattent d'échapper au vieux fonds de terreur mêlé à notre hérédité et venu du fond des âges. Ils prétendent ne pas voir cette nuée sanglante qui s'avance sur la cité et paralysent ceux qui voudraient prévoir et tenter de se garder… Ces « esprits forts » ont toujours été contre l'évidence et pour la négligence. Ils n'ont peur de rien, sauf de la vérité qui les désobligerait.

Cependant une seule chose est certaine pour ceux qui vivent et c'est… la mort, une seule mesure est fixe, et c'est la mort. C'est avec elle que nos actes devraient être confrontés. Parce que nous sommes trop pauvres de cervelle, nous faisons tout pour l'oublier. Le travail, comme le plaisir qui est une sorte de travail, sont

au fond nos seuls expédients contre l'inquiétude. Nous feignons de croire et, par stupidité, nous croyons à l'importance de nos gestes.

Et les spectacles et les arts nous sont précieux, non par leur splendeur, comme nous voulons bien le dire, mais parce qu'ils sont un moment d'oubli, de cet oubli que nous cherchons jusque dans l'amour… jusque dans la mort.

14

C'est la faiblesse de la victime qui tente les malfaiteurs. S'il n'y avait à chasser que des bêtes féroces, des serpents et des rapaces, les chasseurs ne chasseraient guère ! Le gibier et le malheureux sont toujours dans leur tort. Notre force nous défend sans même que nous en usions. Il fait bon tuer quand le gibier fuit parce qu'il a peur. Parfois c'est l'homme qui est le gibier, la guerre n'est qu'une chasse à l'homme.

On protège les espèces sauvages mais point le gibier innocent. Pour ces beaux animaux couronnés de « bois » qui semblent pris à la forêt embellie de leur propre beauté, de leur course, de leurs amours, on use de ce terme de vénerie ; Massacre du cerf. Puisqu'il faut abattre des bêtes qui n'ont d'autre tort que d'être prolifiques, tels que les paisibles lapins doux et roux comme un propice automne, n'en faisons ni un jeu, ni une fête.

Cette houppe de plumes qui s'échappe du tir aux pigeons, elle a un cœur gros comme une noisette et qui tremble, qui tremble comme sous la rude écorce de sa peau, malgré sa fureur, quelque

chose tremble chez la bête du toril, comme sous l'habit pavoisé bat le cœur du matador… Et le cheval, ses jarrets frémissants, se hérisse et hennit de frayeur.

L'homme est toujours plus ou moins assassin.

Les acrobates vont tout nous donner du spectacle de leur corps, jusqu'à la sueur de leurs aisselles, car ils sont à peu près nus, seuls et nus, c'est-à-dire sans défense devant un public que protègent ses habits et son nombre. Cela ne nous suffit pas, nous voulons les voir en danger de même que l'aviateur. Nous voulons notre frisson.

Du moins le cirque était-il resté comme un lieu ennobli où se perpétuent les fastes du courage et de l'adresse humaine où, pour satisfaire leur public, pour un gain modeste, pour vivre ! des artistes risquaient la mort. Quand ils tombaient de leur ciel… de cirque ! c'était chez eux, sur cette piste étoilée du sang des leurs. Des mains pieuses et fraternelles les ramassaient, déjà enfouis dans la sciure, eux qui, tout à l'heure, avaient des ailes d'ange et de papillon. Mais voici qu'ils doivent s'exhiber dans des établissements de plaisir pour ajouter singulièrement par leur position critique à l'entrain de ceux qui mangent et s'étourdissent de champagne, cette boisson de fête ! avant que de faire l'amour.

Ou bien il nous faut la vue de ce nouveau supplice, cette danse de mort et de famine où des couples de malheureux en toilette tournent jusqu'à l'épuisement et l'hallucination.

… Et ces acteurs que nous sifflons, tandis qu'ils nous apportent leurs nouvelles inventions et des vieilles recettes qu'ils pouvaient croire infaillibles après les avoir trop souvent étudiées dans le dénuement, la faim et l'angoisse !

Cependant nous voulons bien rire, mais c'est d'eux que nous voulons rire ! des vieux cabots à perruque et de la chanteuse inexpérimentée. Pour de tels malheureux on inventa « le crochet » qui les ramasse et les rejette, comme fait pour la gadoue, la pelle du balayeur.

Ah ! pourquoi ceux que nous traitons ainsi ne nous retournent-ils pas nos outrages comme ce singe du Zoo furieux d'avoir reçu un bouton de culotte en place de cacahuète, qui nous montre son derrière.

Notre silence suffirait à glacer des présomptueux venus devant nous, sans s'y être préparés suffisamment. Cette froideur, nous la réservons à des auteurs et des artistes qui n'ont que le tort de ne pas penser comme nous ou de nous donner à penser !

Au théâtre, nous sifflons et nous manifestons notre ennui et notre mécontentement comme des gens mal-appris. Avec une désinvolture calculée, nous regardons le travail passionné des artistes et nous accueillons leurs confidences (et il n'en est pas de plus terribles et involontaires qu'une œuvre d'art) ou bien notre indifférence est choquante ? Pourquoi nous être rendus à l'invitation de l'artiste ? Il fallait rester chez soi. C'est que nous sommes curieux comme des oies et, dans notre folie, incontentables.

15

Nos vieux, nos béquillards, nos assurés sociaux, on les force sur leurs béquilles et leurs quilles à aller chercher eux-mêmes comme une aumône ce prix de leur sang… qu'ils ne touchent pas

si longtemps, car les rangs s'éclaircissent. Avant qu'ils ne la palpent, leur allocation est déjà écornée, puisqu'ils ont été obligés de se faire accompagner et convoyer.

… Et l'ouvrière qui vient d'être reconnue malade par le médecin, avait dû auparavant se lever, dans le tremblement de la fièvre, pour quérir à la mairie la feuille de maladie que le médecin contresigne.

Plus tard, si elle en réchappe ! il lui faudra perdre des heures de travail et risquer ses maigres forces de convalescente pour aller toucher « l'assurance ».

C'est ainsi que nous comprenons notre devoir envers les membres de la communauté.

… Les hommes ne pensent pas aux humbles nécessités de leurs compagnes. Maints petits édicules gratuits existent pour eux seuls. Et la femme, retenue par sa timidité et de laquelle on exige une constante réserve ne rencontre aucun lieu gratuit à son usage. Cependant il est lourd le « besoin » au ventre de la vieille femme, de la femme souffrante et miséreuse, de la femme enceinte…

Aux vieillards hospitalisés dont le seul crime est de vivre encore, on donne à manger des « fayots » qui explosent comme des balles dans leur vieux ventre.

Car le régime de certaines maisons d'hospitalisation n'est pas tellement différent de celui des prisons.

… À six heures du matin, dans les hôpitaux, c'est le réveil tremblant des malades… des condamnés, pourrait-on dire, avec distribution des cuvettes. Oh ! le pauvre effort des bras de l'opé-

rée qui ne sait plus tenir le peigne pour ratisser ses cheveux revenus à la sauvagerie et cruellement emmêlés, ces cheveux qui la déparent après avoir été sa parure. Les mollasses ne sont pas des « simulatrices ». La maladie et ses tristes loisirs leur ont refait des mains de « dames », mais faibles comme des mains d'enfants !

Ce cruel réveil, les malades doivent le subir pour que les « toilettes » soient assurées par les infirmières « de nuit » avant que leurs camarades « de jour » viennent prendre un service lourdement chargé.

Cependant les médecins et les chirurgiens sont savants, le personnel dévoué et les administrateurs ingénieux et intègres. Ces crédits qui leur manquent, ils les mendieraient à l'occasion… car ils aiment leurs malades et leurs vieillards.

Mais les peuples ne trouvent d'argent que pour des futilités et les plus effroyables dépenses : celles de la guerre !

Cette vilenie ou cette maladresse envers le faible quand nous affectons de le soutenir, nous la retrouverons comme le ver au cœur du fruit… dans quantité de nos œuvres sociales. Sommes-nous donc si maladroits quand nous voulons faire le bien ? Ce ne sont pas les hommes, c'est l'homme qu'il faut changer dans sa nature d'homme, ce sont les institutions qu'il faut combattre.

Que peuvent les hommes les plus justes et les mieux doués mis aux postes les plus avancés et qui le méritent devant des lois faites par une humanité délirante et dans des cadres étroits fabriqués à sa mesure !

16

Si les législateurs s'occupent parfois des charges de famille dans le décompte des revenus, aucun d'eux ne mentionne les pires charges : celles de l'âge et de la maladie que ne compense aucune douceur.

Il n'est fait devant l'impôt aucune discrimination entre les valides et les malades et les vieillards. On les charge du même faix d'impôts.

Cependant la même somme qui serait un tremplin pour un homme en âge de travailler, peut à peine assurer sa vieillesse décente. Il verra chaque jour s'effriter ses maigres revenus, à moins qu'une catastrophe boursière n'engloutisse ce capital longuement épargné, qui devait être le pain et la dignité de ses vieux jours.

Et que dire des malades ! La somme de leurs souffrances et de leurs renoncements ne peut trouver d'équivalent même dans la pitié ! Seul le manque à gagner est vérifiable et contrôlable, de même que les frais de médecin, de remèdes et d'hospitalisation.

… La maladie les a rendus faibles comme des mineurs. Ils ne sauraient se syndiquer, ni répondre à ceux qui exploitent leur faiblesse et leur résignation. Ce sont des gisants.

Il n'y a pas pour les incurables de formations sanitaires. On dit couramment que la maladie, c'est la ruine.

Celui qui se croit sain aujourd'hui… sera le malade de demain.

Mais l'assistance entre humains n'existe pas ; les charges de maladie ne figurent pas dans les dégrèvements.

17

Rendre la justice est une monstrueuse présomption chez l'homme.

Pas plus que le soleil, nous ne pouvons regarder en face la vérité. Comment nous flatter de rendre la justice quand nous nous arrêtons à de trompeuses apparences, car le secret des cœurs reste impénétrable ? Le glaive de la justice est trop lourd aux mains humaines. Dans notre folie, nous pouvons être faibles, et nous prenons cela pour de la bonté ! mais comment serions-nous justes, étant des criminels…

Pour l'enfance coupable (mais il n'y a pas d'enfants coupables, il n'y a que des enfants malades), on parle d'édicter des lois de protection. C'est la conception de l'enfant qui doit être protégée.

Nous sommes les coupables.

L'enfant assassin ne ressort pas de l'action de la justice jusqu'à 16 ans… après quoi il encourt des pénalités quelconques jusqu'à 21 ans. À cette date, c'est sur sa tête qu'il répondra de son crime.

16 ans, 21 ans, ces dates furent-elles donc fixées par un décret de la nature comme la menstruation des femmes, l'ordre des saisons, les marées ? Nous décrétons que le jeune homme n'est pas responsable aujourd'hui, mais qu'il le sera demain, ses 21 ans accomplis. Cessera-t-il donc d'être un inconscient, c'est-à-dire pis qu'un enfant ? Comme si la floraison et la maturité des êtres n'étaient pas toujours particulières et différentes. C'est alors qu'apparaît la fatalité et l'arbitraire du système de la justice qui ne connaît et ne juge que des apparences… parce que notre vérité physiologique, elle la méconnaît. La Justice, et elle le sait, ne

peut nous amender, mais elle prétend en imposer par l'exemple. Le dommage, c'est qu'elle s'adresse à des fous, lesquels ne sauraient être influencés par la pensée et l'exemple du châtiment… autrement ils ne seraient pas des fous ! Cette justice, privée d'une base véridique, est plus criminelle que le crime qu'elle prétend juger. Elle est doublement responsable puisqu'elle néglige d'être préventive.

Cependant, sous la cagoule, dans les maisons de correction et les bagnes d'enfants, savez-vous ce que l'on trouve ? 70 pour cent de syphilitiques et d'hérédos. La même proportion chez les déportés et ceux que l'échafaud… a guéris et dans les asiles voués à la Folie, celle qui s'affiche, moins dangereuse que l'autre, la folie qui se dissimule…

Et comment soignons-nous nos jeunes hérédos quand ils ont contrevenu à nos lois sans doute arbitraires ? Avec de l'eau, à peine de pain, la réclusion et des châtiments corporels, avec un travail imposé même le jour du dimanche.

… Durant cela, leurs frères, nos beaux fils mieux soignés et éduqués, mieux garantis contre le mal originel, jouent au golf, campent, nagent, soupent, flirtent et usent des femmes.

Les gouapes que l'on traîne devant nos tribunaux ont l'innocence du fruit pourri et de l'eau croupie.

Un crime bien ordonné et calculé est aussi rare… qu'une belle œuvre. Le restant est ouvrage de fous…

Ce sont les hommes, déserteurs de l'Amour, qui font les tueuses d'enfants.

Violette Nozière et Nathan et Malou, et le fils du Procureur étaient innocents autant que criminels. Le Procureur fut seul responsable…

Ces enfants que nous avons à la naissance infectés de notre hérédité deviennent pour la société des jouets effroyables. Il nous faut des « îlotes ».

Nous frissonnerons de voluptueuse angoisse devant leurs hauts faits jusqu'à ce que, dans nos cours d'assises, nous nous repaissions du détail de leurs crimes et de leur tremblement, car les misérables ont quand même l'instinct de la bête et défendent leur tête contre nous ! Ce n'est pas le futile : « Cherchons la femme ! » C'est : « Cherchez le père et les ascendants » qui devrait être dit.

Les misérables fous, que nous condamnons au lieu de les soigner, nous rendent notre forfait, car ils récidivent ! Ceux qui souillent l'enfance et l'assassinent ont presque toujours été condamnés (et plusieurs fois) pour des attentats à la pudeur. Après quoi on les a rejetés dans le monde comme des bêtes inassouvies ! sans qu'ils portent un signe qui permette aux mères de garer leurs petits !

À Lille, en décembre 1934, c'est le jugement de D… qui, après de coutumières excentricités, assassine sa femme qui le nourrissait et sa propre mère, et se déplace pour aller un peu plus loin assassiner un vieillard, son ancien précepteur, qui lui fut toujours indulgent. Et l'avocat général conclut sur ce blasphème qui condamne le siècle tout entier : « Fou ou pas fou, D… ne peut être remis en liberté.

Je réclame donc pour lui la peine capitale ! »

C'est ainsi, de notre temps, que nous soignons nos fous et que nous nous gardons d'eux : en leur coupant le cou !

Le docteur François Marie avait déclaré bon à soigner et à tenir enfermé le célèbre Stavisky, bien avant ses exploits. Que de touchantes petites économies et de consciences fragiles eussent été épargnées !

Et si l'ingénieur Matsuka, bon père de famille et dérailleur de trains n'était pas fou, c'est qu'alors il n'est plus d'insensés…

La plus affreuse entre toutes les criminelles, la mère qui supplicie l'enfant né de sa chair, est folle assurément, de même que l'autre, la neurasthénique qui tue certain jour la fillette qu'elle soignait et chérissait depuis sa naissance. Et pourquoi la société qui ne veut pas les compter pour folles, ne les condamne-t-elle jamais à mort ? Où sont les circonstances atténuantes ? On ne saurait invoquer le cas de légitime défense… ou bien considère-t-on que les parents ont droit de vie et de mort sur leurs enfants qui sont leur possession ! Ainsi jugent et légifèrent les hérédos et les fous. Mais le nombre des parents assassins augmente sans cesse !

Ce docteur qui envoya plus de 2 000 lettres anonymes, et qui s'est soustrait par la mort à sa comparution en justice, ressortissait-il du Tribunal, ou des soins de ses confrères ?

… Dans leurs manoirs infernaux, la mère folle tue sa fille folle sans que les deux pauvres créatures aient été protégées contre elles-mêmes. Et le châtelain, d'une santé précaire, sans motif, abat les siens réunis autour de la table familiale. Mais les « santés précaires » et les neurasthénies qui tueront ou qui se tuent, ne

sont point avouées ni soignées, parce qu'on n'a pas osé remonter aux causes congénitales.

Notre justice de fous qui ne veut rien prévoir, ni nous préserver admet les crimes passionnels !

Cependant la jalousie et la colère ne peuvent valoir l'indulgence et les circonstances atténuantes que s'ils dénoncent la folie, c'est-à-dire la maladie que des soins et l'isolement auraient peut-être soulagée.

La fidélité des sens chez un être qui leur est fatalement soumis n'est point une chose concrète ou palpable comme de l'or ou des pierres précieuses. C'est un bien fictif et pour tout dire… inexistant. Celui qui a perdu la fidélité de son conjoint n'est pas ruiné, ou sa ruine n'est que sentimentale et ceci est une autre affaire.

Dans un temps où les traités entre les peuples ne sont plus respectés, l'honneur du mari est chose bien désuète !

C'est dans son instinct pernicieux de possession que le cocu, lui-même fou, lui-même hérédo, se juge atteint…

Le cas de l'infidèle qui parfois désespère une vie, ne relève au point de vue pénal que d'une amende proportionnée aux dégâts extérieurs. Tuer l'infidèle est un meurtre sans excuse… !

Quoi qu'il en soit, la dette de l'assassin sera toujours la nôtre.

Nous sommes aussi coupables que lui. Nous l'avons fait ce qu'il est. Ses tares, il nous les doit. Il est notre chef-d'œuvre.

La Justice attend qu'il y ait « commencement d'exécution »… et mort d'homme pour… ressusciter la victime ! Nos dégénérés,

des hérédos ! nous doivent leur folie et sont nos victimes… Mais nous les punissons.

Les monstres que nous avons créés nous donnent un affreux divertissement. Dans les salles de justice, il y a plus terrifiant que l'inconscience du misérable accusé : c'est le trouble des jurés, siégeant sous les emblèmes de la loi et de la justice. Un fou jugé pour l'horrible bonheur d'un public criminel et sadique ! Le monstre qui a fait ce qu'ils n'osent encore faire, leur est livré dans son épouvantement et sa rage. Que ne pousse-t-on le verrou pour fermer ces cuviers d'horreurs que sont les tribunaux, où se dénoncent les secrets les plus cachés de l'homme fou.

Puisque nous ne voulons pas soigner nos criminels suivant le devoir humain, faudra-t-il, comme pour des chiens enragés mais non coupables dont il convient de se défaire, faudra-t-il leur donner une boulette ?

. . . . . .

La justice qu'on nous rend comme pour mieux nous tromper est illisible…

Les « actes » qui peuvent nous ruiner ou dépouiller nos enfants sont rédigés dans une langue qui n'est point la nôtre et qui n'est celle d'aucun pays… sauf celui de la Tromperie.

Nous nous étonnons sans cesse qu'ayant le bon droit pour nous, nous n'ayons pas aussi la Justice, cette Justice qui nous inquiète car nous ne sommes que des « justiciables ».

Les faibles ont toujours tort puisqu'ils induisent en tentation les plus forts et les mieux armés.

Il n'y a pas de justice pour les faibles.

... Pour les faibles, il n'y a pas de liberté, ... il n'y a pas de bonheur.

La Justice admet que nous ayons raison en fait, mais non en droit.

Les juges peuvent être intègres ou éminents, cependant que la Justice lente, caduque et péremptoire ne se juge ni ne se réforme elle-même.

Les coquins savent la tourner, mais elle inquiète les honnêtes gens qu'elle a mission de protéger et qui perdent... devant elle, leurs procès !

18

Mais oui, qu'il y a des gens de talent et de conscience voués au bien public ! Mais ils sont pris et paralysés par les jeux de la politique qui sont jeux de hasard (cependant les jeux de hasard sont interdits). Ce sont les plus obscurs, les rancuniers, qui font la loi par le nombre aux meilleurs du lot dans chaque parti. Des joueurs, nous sommes des joueurs ! Il n'y a pas deux vérités, il n'y en a qu'une. L'homme sain la découvrirait sans peine. Des fous ne sauraient s'en contenter.

Et c'est ainsi que la vie et la mort et l'honneur des peuples sont joués aux dés, de même que les habitués jouent à la belote leurs consommations au petit café !

… Avec la Diplomatie d'autres jeux : pour lesquels des nations folles ne fournissent à leurs distingués ministres que des ballons de celluloïd ! L'avantage obtenu vous est demain retiré. Ce que fait aujourd'hui, demain le déliera ! Les peuples n'ont plus de « parole d'honneur », les fous n'ont pas d'honneur.

Et les jeux de la Bourse sont notre reflet. Ils achèvent de nous ruiner après avoir tué la sage Économie.

On s'en prend aux journaux, qui sont ce qu'ils sont. Mais les journalistes sont de qualité. L'opinion veut sans cesse de nouveaux mensonges. Il faut alimenter ce monstre inventé par les temps modernes : l'Actualité, qui exige de savoir les choses au moment où elles se passent, et même auparavant ! Et le papier ne se refuse pas à l'encre.

Quelle divination est exigée des journalistes ! Ils doivent tout prévoir, le temps de la réflexion ne leur est jamais accordé.

L'enthousiasme est ce qui reste de l'innocent, quand l'innocence est passée. Quel est donc leur enthousiasme pour que chaque jour leur paraisse nouveau et qu'ils s'y intéressent, pour qu'ils prêtent l'oreille à chaque nouvelle et « fassent confiance » à chacun de nous.

Cependant ils accordent une option et un sort à toutes les divagations d'une humanité en délire.

Une seule réalité tangible : les faits divers.

Soumis à la plus stricte discipline, les journalistes ne s'appartiennent pas. Eux et les pompiers sont toujours là où est le danger. On ne leur accorde pas d'être malades ni fatigués. Quand ils meurent, c'est sur la brèche (car ils ne se reposent pas plus qu'ils

ne s'enrichissent) après avoir pris fait et cause et fabriqué de la gloire pour autrui, après s'être dispersé au gré des feuilles volantes.

19

On peut jouer et plaisanter (et c'est assez inexplicable) avec sa propre mort, mais non pas sans être criminel, avec la mort des autres.

Ne voulant pas convenir de notre folie, nous méprisons les leçons de l'Expérience. Nous préférons nous en remettre au hasard. Un jour chasse l'autre devant nos mémoires de lièvres.

Pour n'avoir pas tenu compte du passé qui répond si souvent du présent, ni de la menace physique pas

plus dans le domaine médical que dans l'exercice de la justice, nous devenons criminels envers les autres… et envers nous-mêmes.

En quoi que ce soit, nous ne nous tenons plus pour responsables… Hélas !

. . . . . .

… Sérieux et travailleur, le cultivateur était cependant un nerveux et à la suite de nombreuses crises, il avait été décidé qu'il serait interné quelque temps. Hélas ! la décision avait été ajournée…

… Donc sitôt levé, Muraillon se saisit d'un rondin et revint au lit où dormaient sa femme et son fils Maurice. Levant la bûche, il frappa plusieurs fois sur la tête de sa femme qui, tuée sur le coup, ne fit pas un mouvement.

« S'approchant alors de son fils, le cultivateur l'assomma à son tour. Puis revenant vers le milieu de la pièce, il s'empara d'un couteau de cuisine, et toujours armée de sa bûche, il se dirigea vers les deux autres lits où les enfants dormaient. Tour à tour, il assomma Anne-Marie, Jeanne et Madeleine, leur trancha littéralement la gorge et mutila leur corps à coups de couteau…

… Maîtrisé, un peu plus tard, la voiture de l'hospice prévenue l'emmenait vers l'asile départemental… »

(Les journaux).

L'œuvre du fou est achevée, une mère réunie à ses petits dans un même massacre et un pauvre misérable recouvrant un seul instant de raison pour crier : « Achevez-moi. » Notre maudite et imprévoyante société n'a pas protégé la faiblesse de ses membres innocents, elle n'a pas gardé le fou contre lui-même. Pour les maisons prédémentielles, aussi urgentes que les autres hôpitaux on ne trouve pas de crédits…

. . . . . .

La fin de Paul Ughetto carbonisé dans la grange qu'il occupait : « … Après avoir assassiné sept personnes, le monstrueux dément avait échappé aux recherches des gendarmes et des villageois terrorisés…

« Enfin, cerné dans une grange où il s'est endormi, ses fusils à côté de lui, on y met le feu. Quelques instants après le mas

brûlait.

« On entendit bientôt trois détonations, puis plus rien. Et quand, plus tard, les gendarmes s'aventurèrent dans les décombres fumants, ils trouvèrent carbonisé le cadavre de Paul Ughetto…

… Fils d'un fou… ce jeune homme ne semblait nullement marqué de cette hérédité, si ce n'est qu'il avait l'habitude de boire outre mesure. Son père mettait un jour sa femme en joue avec son fusil. Celle-ci obtura de sa main le canon du fusil pour empêcher son mari de la tuer. Mais Yoro pressa sur la détente et le coup en partant coupa trois doigts de la main de la malheureuse. Nullement ému, Yoro exhibait le soir dans les estaminets du village les doigts ainsi mutilés en se vantant de son acte cruel.

« On comprend qu'un garçon sur lequel pèse une si lourde hérédité, dont le père fut un si tragique individu, que la mort vint chercher dans un cabanon d'aliénés, commette les actes pour lesquels aujourd'hui le recherche toute une population.

(Les journaux).

Cependant contre le jeune monstre-né, on ne garda pas le pauvre monde, et on ne le garda pas non plus contre lui-même.

La société de 1936 est responsable de sept morts d'innocents et elle finit par brûler vif son misérable fou !

Cependant l'Idiot et le Sadique, comme le fou du village, restent de fondation. Et l'enfant-vacher comme la petite bergère tremblent à voir apparaître dans la solitude des pacages ces loups ravisseurs, qui n'en veulent pas au troupeau, mais à l'innocent berger…

. . . . . .

« Près de M..., après une fugue, une neurasthénique rentre au foyer tenant dans ses bras le cadavre de son petit-fils. »

... Madame C... manifestait depuis quelque temps une mélancolie tenace, la neurasthénie la minait lentement et remèdes pas plus que distractions ne pouvaient venir à bout de cette longue maladie.

(Les journaux).

Mais la neurasthénie, qui est au moins une maladie, nous achemine vers la démence et doit être portée au compte de nos charges héréditaires.

. . . . . .

Dans un taudis qui n'est autre qu'une vieille voiture de déménagement, un ivrogne terrorise ses six enfants. Si leurs cris alertent trop les voisins, la tête des enfants est plongée dans un baquet d'eau jusqu'à ce que la respiration leur manque. En plein hiver, le père a pu envoyer coucher dehors, derrière le mur du jardin, les deux enfants meurtris flanqués d'une mère ivre-morte. Les voisins qui, finalement les recueillent, ne sont jamais sans craindre les représailles...

Et, maigres, souffrant de la saleté et de la faim, couverts de vermine, les pauvres gosses doivent se débrouiller s'ils veulent manger.

(Les journaux).

On attend... des cadavres d'enfants avant que de soigner ces monstres de folie : l'homme et la femme...

. . . . . .

Tandis qu'à V..., une mégère assouvit sa folie sur ses quatre enfants... On la vit certain après-midi saisir son aînée, la jeter à terre et la frapper sur la tête avec un pique-feu. Une autre fois, on la vit traîner par les cheveux une de ses petites filles sur un parcours de plus de 50 mètres. Elle s'arrêtait de temps en temps pour lui marteler la tête à coups de poings tout en l'invectivant de mots orduriers...

(Les journaux).

Et ces enfants ne sont pas protégés et cette femme n'est pas protégée contre elle-même et ligottée...

Notre crime envers l'enfant commence avant sa naissance. Sa conception est laissée au hasard des accouplements ! Nous manquons à notre premier devoir... la prénatalité n'est pas surveillée, on l'abandonne à des ignorants, à des fous...

. . . . . .

Les journaux : « L'adjudant B. est gracié. »

L'adjudant du génie B. qui, le 20 juin 1935, au cours d'une crise de fureur alcoolique massacra pendant leur sommeil sa femme, son fils et sa belle-mère à coups de marteau et de hache, avait été, pour ce triple crime, condamné à mort le 10 juillet 1936. Tout le monde s'attendait à son exécution prochaine.

... Son avocat s'est rendu à la prison où il a annoncé à B. qui a accueilli sans joie et avec une parfaite indifférence la nouvelle qui fit sensation ici...

(Les journaux).

Si le misérable B. n'était pas responsable en 1935, ainsi que le fait présumer la grâce qu'il obtient en 1936, pourquoi l'avoir condamné ? malgré les efforts de la défense qui fit état (et le Président Richard l'a rappelé) que sa grand'mère comparut en 1885 en Cour d'Assises pour avoir empoisonné son propre père et tenté de faire subir le même sort à son mari et à ses enfants avec la complicité d'un amant ! Cette même grand'mère l'éleva, ses parents étant morts très jeunes… on ne dit pas de quelle mort.

C'est que le médecin-légiste a été entendu seul, hostile qu'il était à l'expertise contradictoire de médecine légale…

Mais il n'y a pas de médecine légale… il y a la médecine et la justice et il y a un malheureux dont il faut chercher les mobiles… qu'il ne connaît pas lui-même… Celui qu'un tel sang avait nourri et sur qui plane l'ombre d'un tel passé, était comme désigné pour faire des victimes, à moins que la Société ne le veille et ne le soigne comme un des siens les plus malades…

Lardées de 90 coups de couteau précédés d'un nombre presque égal de coup de hachette et de fer à repasser, trois innocentes victimes : deux femmes, un enfant, crient vengeance… et ce n'est pas contre leur meurtrier !

20

L'hypocrisie a élevé cette forteresse contre laquelle nous ensanglantons nos fronts et cassons nos ongles. Nous recouvrons nos ordures comme les chats…

Que s'il n'y avait pas de consultations d'indigents, il n'y aurait pas de syphilitiques et d'hérédos car, à partir d'une certaine fortune, personne n'accepte plus de l'être et ne supporterait que ses parents l'aient été. Notre bêtise est en fonction de notre orgueil. « Qui veut se dire hérédo ? » (et nous le sommes tous), personne ne se lève.

Cependant, nés de l'homme et de la femme, et non d'un jars et d'une oie, toutes nos colonnes d'aïeux s'élevant derrière nous, comment nous flatter d'échapper aux maux de l'espèce humaine ? de n'être point des hérédos ! Nous aimons mieux choisir d'être des imbéciles. L'hérédo, cela est bon pour le prochain, comme la misère et la mort… cependant la mort est en « venant »…

Il n'y a que les pauvres que l'on puisse convaincre. Encore, se cachent-ils plutôt que de fréquenter les formations cliniques de leur quartier ; ils vont plus loin, comme pour un mauvais coup, se faire soigner…

Nos ancêtres qui s'éclairaient à la chandelle y voyaient plus clair et ils étaient plus spirituels que nous. Ils ne cherchaient pas à renier le mal de la race quand ils le trouvaient dans leur part d'héritage. S'ils le gagnaient eux-mêmes, ils en parlaient avec alacrité, sachant bien que telle chose ne se vole pas et ne peut passer pour un larcin. Nous autres, qui saurions soigner notre vieux mal, nous n'osons plus dire son nom. Et nous feignons de ne pas savoir la genèse des sadiques, des dégénérés, des alcooliques, des neurasthéniques qui ne peuvent se rassasier qu'avec des nourritures malsaines, que le poison seul désaltère, dont les sens et les organes surexcités exigent le feu qui les dévorera. Il leur faut donc cogner, assassiner, violer…

Notre hypocrisie a retourné la proposition. Cependant, ne nous y trompons pas. Les hérédos deviennent des alcooliques qui engendrent d'autres hérédos, des assassins, des sadiques. Puisque le mal déforme, oblitère, détourne, atrophie et empoisonne nos sentiments comme nos sensations.

Un « petit verre » éjouit l'homme sain et lui donne à la fois un heureux oubli et une pointe de confiance. Le misérable hérédo veut aussi jouir et oublier (et ce serait son droit) mais avant le dixième petit verre (son gosier et son palais atrophiés n'ont senti passer que de l'eau), avant le dixième petit verre qui le laisse pis que saoul, empoisonné, prêt à massacrer.

Le sourire de la femme fait luire pour l'homme sain un soleil d'amour et son cœur se fond d'heureuse tendresse devant un petit enfant. De tels trésors ne sont pas pour le misérable fou. Il lui faut de la cruauté pour rassasier la bête qui le possède, l'étouffe et l'aveugle et qui lui retire le sommeil. Alors, il tue, il viole… pour respirer enfin et dormir ! C'est ce qu'on appelle des sadiques que nous devrions recouvrir avec pitié de notre propre manteau. Nous en rions, ou bien nous les emprisonnons et nous les tuons, mais notre charité ne va pas jusqu'à les soigner. Les mêmes causes qui s'attaquent à la procréation engendrent la folie comme la prostitution et l'alcoolisme.

21

La vitesse est passée au rang de divinité. On ne voyage plus que pour lui sacrifier, car nous avons perdu nos buts.

Nous ne voyageons pas pour arriver, mais pour faire de la vitesse ! Sur nos routes, les hommes sont, à tour de rôle, des écraseurs et des accidentés. On se grise de ce nouveau poison, inconnu des siècles passés… des siècles qui dureront.

Nous coursons, nous volons, mais nous n'arrivons jamais.

Après quoi courons-nous ? Voilà ce que nous pourrions nous demander les uns aux autres. De notre temps qui n'est point employé, mais brûlé, le vent comme des fumées entraîne jusqu'aux cendres.

22

On traite avec futilité ce qui est grave : la santé, le bonheur des hommes et leur honneur. Mais l'on réserve une attention passionnée aux problèmes de la lumière, de la vitesse, du bruit, auxquels tant de vies furent déjà sacrifiées ! Le Progrès mécanique est grand mangeur d'hommes.

Une faible part de l'attention, de l'énergie et des sommes dilapidées serait récupérée, que des maisons saines remplaceraient les taudis et que le jardin d'un chacun serait cultivé — car chacun aurait un jardin.

Mais en perdant la notion de l'élémentaire et du nécessaire, nous avons aussi perdu la bonhomie, c'est-à-dire l'esprit. Nous sommes des fous tristes et bruyants, ennuyeux et importants.

23

Nous voulons oublier nos fous — mais nos fous nous guettent et nous attendent ! La lumière de notre raison est fragile comme une bougie dans le vent, elle est étouffée comme un lumignon dans une cave. Nous administrons le monde où l'on crève près des forêts aux immenses réserves de bois, de bois qui pourrit ! Et c'est le beau blé qu'on brûle ainsi que de mauvaises herbes, tandis que des hommes souffrent du ventre creux et de la famine, et qu'ils sont nus parce que le coton est jeté aux flammes. Et les nourrissons pâlissent et pleurent de faim, tandis que le lait des vaches nourricières est versé aux ruisseaux.

Une autre invention des homme fut la prohibition. Cependant la plus humble ménagère sait qu'elle doit sevrer avec prudence l'enfant et l'animal, et que l'alcool raisonnablement dispensé, réchauffe l'homme transi, de même que son humeur, le nourrit et cautérise ses plaies. On parle de détruire les plantations de bananes et d'arachides, de tarir cette autre antique nourricière. On ne remplace plus les ceps de vigne, vénérables, vénérés, dont le vin apportait la chaleur et la vie et réveillait la joie.

Les fous organisent la famine où l'on se nourrira de cadavres. Ainsi le Progrès aura tué la civilisation et nous ramènera la barbarie. C'est lui qui vaut au monde la plaie du chômage qui atteint l'homme dans sa dignité, le prive sur sa faim, le démoralise et l'anémie dans l'oisiveté… parce qu'on lui a préféré des machines ! Les chômeurs sont tous sous-alimentés de même que leurs enfants, car la Faim et l'active Douleur ne chôment pas.

Il faut qu'on nous amuse comme des gosses. Notre sottise pousse les commerçants à des dépenses somptuaires que nous

soldons en dernier ressort. Les magasins se ruineraient en étalages devant lesquels nous allons bâiller, s'ils ne se rattrapaient sur la qualité des marchandises. Tandis que leurs vendeuses, chichement payées, languissent et sont condamnées à la station debout, suppliciante pour des organes féminins, dans l'attente du client problématique ! C'est dans des palais, stuc et marbre, que nous allons acheter une paire de bas et des bretelles ! Nous sommes des gâcheurs ! Le public, naïvement reconnaissant de tout ce luxe déployé pour lui plaire, finit par le payer, car on ne saurait exiger des marchands qu'ils se suicident. Ils sont obligés de s'en tenir à peu près aux mêmes prix, d'autant que notre pouvoir d'achat diminue sans cesse, bien que nous ayons les yeux plus grands que le ventre. De même qu'il y a une limite pour la duperie, il y en a une pour les frais de fabrication. Si peu qu'elle mange, il faut que la confectionneuse mange…

Et c'est pourquoi, en ce siècle de progrès, avec des étoffes peu solides, mal teintes et pisseuses, qui se fripent et se tachent sans faire d'usage, l'homme est plus mal fichu qu'aux siècles reculés de son histoire !

Les fabricants font œuvre pie quand, malgré la folie de l'heure, ils créent ce beau durable qui honore un siècle.

La folie règne aux spectacles où on la nomme Prodigalité. Il n'y a pas si longtemps, un quarteron de belles danseuses suffisait à meubler la scène. Il faut cent filles maintenant et tellement nues qu'elles pourraient figurer l'Innocence… persécutée ! Car les Directeurs qu'éprouve la faillite ne sauraient prendre soin de ces jeunes vies exposées aux traîtrises des vents coulis, quand elles sortent toutes chaudes et mouillées de l'effort de la danse. Elles peuvent prendre la mort tant qu'elles veulent pour une paye lé-

gère et incertaine. Mais leur courage, la nécessité et le travail commandent ! Quant au cinéma, qui de l'homme rapproche l'homme, et peut apporter quelque enchantement aux « petites bourses », on dit qu'il nourrit ses gens…

Dans le temps où la locomotion ne s'était pas encore emballée, où l'on ne parlait guère de progrès, il y avait place pour les faibles. Le mobilier des squares était bien fourni en bancs confortables. Maintenant il y a tout juste trois bancs et demi ! en comptant celui qui est bancal et qu'on remplacera par un modèle à ce point rigide que de pauvres dos échinés ne trouvent plus à s'y reposer. Cependant les squares devraient appartenir aux vieillards, aux gueux, à l'ouvrier convalescent, aux chômeurs, hélas, fatigués et anémiés de ne rien faire.

Deux ouvriers de cette sorte, ainsi que leurs habits gris d'une vieille poussière, avachis et quasi honteux étaient ainsi posés sur une fesse, comme ceux qui n'eurent pas l'habitude du loisir. Et l'un répondit à l'autre qui lui proposait de quitter le banc afin d'aller porter un peu plus loin son ennui : « Pourquoi faire me lever ? pour remonter à ma « carrée » et dormir… Ça c'est pas vivre ! » L'étudiant pauvre a droit aussi de rafraîchir sa fièvre de jeunesse et de travail au jardin. Le malade sans fortune, deux fois infortuné, y cherche pour ses poumons un peu d'air, un peu de vert pour ses yeux, avec un semblant de paix.

L'enfant à qui sont dédiés les squares, peut tout juste s'y dégourdir. Ses jeux naïfs concentrent l'attention générale. Craint-on des rassemblements et que la clientèle des squares, enfants et cul-rompus, avec les bancs, construise des barricades !

Afin de tromper l'ardeur des étés parisiens, et de respirer, des gens souvent sur l'âge, qui ont tout juste pour manger et pas de quoi villégiaturer, vont au Bois de Boulogne, à celui de Vincennes, au Parc de Saint-Cloud. La pénurie de bancs y est plus sévère encore… Il faudrait donc s'affaler par terre… beaucoup de vieux ne se relèveraient pas.

Les autobus qui sacrifient à la vitesse ont de si hauts marchepieds que les impotents et les vieilles gens ne peuvent guère les enjamber ; et c'est une douce rigolade pour le public, quand la vieille dame qui voudrait bien prendre d'assaut l'autobus — malgré qu'il lui secoue le cœur — fait d'infructueux efforts.

Les femmes enceintes, les vieillards, les malades qui vont aux consultations des hôpitaux et tous les pauvres reins fatigués du labeur de la journée, doivent attendre l'autobus au gré de la pluie, du vent et du gel. Si par hasard on a élevé un de ces « machins » qu'on appelle des abris, la femme enceinte ne peut s'y reposer, elle et son fardeau, et la pâlichonne qui sent l'hôpital ne trouve point à s'y poser. C'est qu'on n'a pas prévu dans lesdits abris quelques-uns de ces strapontins collés au mur pour qu'ils ne tiennent pas de place et qu'on rabat facilement (mais on en trouve dans les ascenseurs).

Les malades peuvent défaillir, on les prendra pour des soûlots, on les emmènera au poste… Déjà le métro leur est interdit s'ils ne veulent pas mourir piétinés.

Il fut un temps arriéré évidemment, où il existait des « bureaux d'omnibus », munis d'un poële, luxe suprême ! qui n'étaient pas interdits au public ! Les voyageurs en profitaient,

jusqu'aux pauvres venaient s'y chauffer, comme des moineaux houspillés par l'hiver.

Mais il n'est plus de droit d'asile dans la cruelle civilisation de 1937.

Le spectacle n'est pas sur la scène, même tournante des théâtres, la moitié du genre humain se donne à l'autre en spectacle, devant qui elle s'habille, se déshabille, plastronne, paonne et histrionne. Ceux qui ont les pieds dans la neige et la vieille crotte, regardent passer ceux qui défilent, roidis au volant de leur auto, cuirassés par la richesse, mais inquiets de la préserver. Et ceux-là qui sont dans la boue, feraient de même à leur place.

Autour de l'amour, les sexes se jouent la comédie, le vaudeville et la tragédie.

L'esprit qu'on ne rencontre pas toujours dans les pièces dites comiques, des juges, des médecins, des examinateurs, le déploient contre des accusés, des malades, des enfants surmenés !

Des fous, des Jean-foutre font commerce de cruauté. Devant eux les plus futiles s'amusent pour ne rien entendre, et les meilleurs s'enferment dans leur tâche comme dans une tour d'ivoire.

Ils sont criminels les uns et les autres ; car la négligence et l'indifférence, comme le voleur et le recéleur, méritent au même titre condamnation. Celui qui permet le mal n'est guère moins coupable que le malfaiteur. « Dépêchons-nous d'en rire… » disons-nous avec une monstrueuse légèreté. Ou bien, nous hésitons parce qu'il y aurait le monde entier à soulever ! Cependant,

chacun de nous, même le plus faible, est capable d'ébranler ce monde sans assises, ce monde de fous !

Des fous avérés courent le Monde. Bientôt ils nous ceintureront.

Chaque jour, nous poussons devant nous la folie. Celui qui ne ferait pas de mal à une mouche peut assassiner ou bien envisager de faire la guerre.

L'ingratitude est une folie, car, après la douceur d'avoir réussi une bonne action, il ne devrait y avoir rien de plus précieux que le souvenir d'un bienfait.

Les assassins ! mais nous ne sommes pas différents d'eux ! Nous vivons sur le même fonds d'hérédité, de turpitude et de folie. Nous sommes seulement mieux armés qu'eux en face de nous-mêmes. Celui qui nie au fond de son cœur, ce bourbier fétide, celui-là est un imposteur ; les moins forts s'abandonnent à leur démon, les autres le dominent. C'est une question de force.

Et l'Infidélité est criminelle avec ses mille détours et cette lassitude en face de l'objet aimé. On dit : les drames du cœur et de la chair. Ce n'est que déficience nerveuse et maladie de l'espèce.

On devrait aimer toujours ce qui n'a pas cessé d'être aimable !

Mais avec ça on fait des romans, de la comédie, des drames et du crime. Et ça passe le temps, car il n'y a pas de fous et de sages. Il n'y a que des malades plus ou moins atteints.

Dans les asiles de la folie, nous retrouverions la même proportion, 70 pour cent d'hérédos et de syphilitiques, mais nous n'y allons pas voir ! Et on ne nous dit pas, de peur de souffler la pa-

nique, que ces asiles sont devenus trop étroits. On renvoie des malheureux qui n'ont pas cessé d'être fous et qui ne peuvent se défendre contre eux-mêmes. Parfois, en pleurant, ils demandent qu'on les garde. Ils appréhendent le délire de leurs mains assassines… ils se sentent encore fous ! Et il arrive ce qui devait arriver : 27 mars 1937. Les Journaux. « On avait cru guéri le fou d'Orsennes. Il tue 4 personnes et se suicide… Bien sûr ! Marcel Villeneuve avait été interné. Quand il avait quitté l'asile de Naugeat, on le disait guéri ; pourtant il était resté bizarre ; il se promenait souvent armé d'un pistolet et porteur de jumelles, et quel pistolet ! Une arme moderne, s'armant avec un chargeur contenant une cinquantaine de cartouches…

… Le Parquet de la Châtre s'est transporté dans la journée à Orsennes. Mais l'action de la Justice est éteinte avec la mort de l'assassin ».

Voilà donc la Justice tranquillisée ; des innocents ont payé ; et les responsables qui sont aussi les coupables restent à couvert.

Les demi-fous, durs et sans miséricorde, ou bien qui sont peureux et stupides jusqu'à l'écœurement, et les tyranneaux domestiques, et les maboules, les dégénérés, les neurasthéniques et les assassins sont pris dans la ronde des fous !

C'est pour cela que nous ne pouvons supporter la vérité ni la justice. Nous dormons sans rêve et nous négligeons d'apprendre ce qu'il en est du malheureux et quelle était la vérité de l'assassin. Nous ne respirons que dans la frivolité et le mensonge. Hélas ! la vérité est à la fois trop simple et trop difficile pour les gens intelligents que nous croyons être devenus.

Peut-être accepterions-nous de nous régénérer, mais notre folie nous possède ? … De même que nous avons perdu le goût de la liberté ! Seuls le conservent les paysans. Le ciel sur leur tête et la terre sous leurs pieds, ils ne dépendraient que de l'ordre des saisons si les fous que nous sommes ne s'acharnaient à ruiner leurs nourriciers.

L'homme n'est plus son maître. Nous rentrons sous la loi du nombre, celle des agrégats… des madrépores, celle des invasions de sauterelles et des bancs de harengs. Devenus des corps sans tête, nous n'en sommes pas moins fiers pour cela ! De même, les besoins factices que nous avons à satisfaire nous asservissent. Nous sommes les esclaves de nos propres besoins !

Soignons notre mal héréditaire et rassurons-nous, nous pourrons encore souffrir ! Car toute vie humaine est un sursis. Délivrés de notre poison, exorcisés, il nous restera l'inquiétude de notre fin. Car nous demeurerons faillibles et périssables. Nous n'aurons pas trouvé la Terre Promise. Et la nôtre, irritée, couvera toujours son feu et nous effraiera par ses grondements. Pour secouer sa vermine d'hommes et l'écraser dans ses torsions, elle se plissera et se contractera, et les océans ouvriront toujours des abîmes pour y engloutir les hommes, les bateaux et les continents.

Cette grande terreur, les hommes dans leur folie, la retrouvent avec la guerre !

Enfin une comète, de sa traîne éclatante, balaiera peut-être la misérable Terre… Mais nous ne l'attendrons pas, nous nous serons dévorés auparavant, si nous n'enrayons pas notre folie grandissante, si nous ne nous purifions pas.

D'aucuns s'inquiètent que la source née du tourment et de la cruelle folie de nos plus chers génies, risque de tarir avec notre guérison. Ils tiennent à ce qu'on aveugle toujours les rossignols pour les faire chanter !

Rassurons-nous, des générations saines auront les génies qui leur conviendront.

Et nous resterons passibles de la souffrance…

Et nous resterons tous en danger et en certitude de mort…

Cette humanité que nous ne verrons pas, nous les vieux et les malades, ne sera plus une opprobre pour la création. Elle souffrira encore les maux de notre précaire condition humaine, mais elle ne sera plus folle, elle ne sera plus criminelle !

24

Mais viendra-t-elle, préparée par nos soins, engendrée de notre douleur, cette autre humanité qui fut toujours espérée ! Les hommes ont fait un charnier du monde des grands arbres, des eaux vives et des oiseaux ; l'ombre de la guerre voile le ciel et dans nos veines, glace le sang.

Pourquoi la femme bâtirait-elle, puisque son enfant est condamné avant que de naître ! Tant de petits levers et de petits couchers ! pour faire de l'être vagissant un homme qu'on jettera à la Guerre. Il ne lui reviendra pas, ou il reviendra mutilé de ses membres — et le cœur et la conscience blessés à jamais.

Pourquoi ensemencer, récolter, engranger chez les paysans ? Et pourquoi les artistes et ceux de l'élite donneraient-ils jusqu'à leur intime substance, puisque le feu impie des hommes fera de rouges moissons avec ce travail sacré.

Les peuples ont peur et se font peur. C'est çà la paix… chez les fous !…

Nous laisserons à nos enfants, les pauvres enfants d'hérédos ! nous leur laisserons la guerre dans le ciel et sur la terre, avec des trous que nous aurons creusés pour nous y cacher, masqués de grouins de cochons !

Jamais l'homme pour qui se firent les révolutions dans le sang au nom des « Droits de l'Homme » ne fut plus disposé à abdiquer sa liberté. Ce mot sacré ne fera bientôt plus partie du répertoire humain. Et un Président du Conseil a pu dire cette chose terrifiante… qui n'effraie personne : « Il y a cinq ou six hommes dans le monde dont dépend la Paix ! »

Avec le matériau humain, pourri et calciné, on nous parle d'instaurer des sociétés et un ordre nouveau, comme si l'on pouvait réchauffer le cadavre !

Nous sommes misérables et criminels et nous ne sommes pas incommodés par notre indignité. Nous nous flattons d'être pervers quand nous ne sommes que des fous !

Nous ajoutons à la cruauté de la vie et nous sommes plus cruels que la mort, car elle ne frappe qu'une fois ! Un cadavre isolé appelle notre émotion totale. Dans le sang frais des jeunes générations, ne lavez plus vos vieilles et infamantes querelles ! Vous ne multiplierez pas l'horreur, toute catastrophe devient

trop aisément un spectacle. Nous disons : « La vie renaît. » Mais elle renaît pour ceux-là seuls, échappés du massacre, qui vont vivre doublement ! Les morts, qui ont la bouche pleine de terre, ne peuvent plus respirer. Ils ne renaîtront pas.

⁂

Afin qu'il nous soit accordé merci, ayons pitié des incurables, nos victimes, pour lesquels il n'est pas de belles journées, dont le pain a goût de cendre. Ils ne guériront pas. Ayons pitié de ceux que nous avons mis au jour et qui ne le demandaient pas, les petits d'hérédos et de syphilitiques ! Nos malfaçons : les petits foireux, les petits châssieux, les gosses arriérés et dégénérés, les petits pâlots, les indésirables qui n'avaient pas été désirés, les enfants qui ne sont pas heureux !

Ils auront toujours faim, froid et peur ; ils souffriront toujours, car leurs organes sont lésés.

Ils auront toujours soif car leur soif n'est que fièvre.

Ils sont vaincus d'avance dans le combat pour la vie, car nous leur avons donné des armes faussées ! Nous les avons privés des forces de se défendre et de faire le bien. Ils seront peut-être des assassins, mais nous resterons les coupables. Nous les aurons condamnés à leur naissance…

Ayons pitié de ceux qui ont été conçus dans le délire de l'amour et qui ne connaîtront pas l'amour : les es- tropiés, les difformes !

Ayons pitié de ceux qu'on appelle dépravés, qui ne sont guère moins dépravés que nous ! Ayons pitié des réprouvés, des fous qui tuent par haine et par excès d'amour !

Ils devraient nous crier, ces fils de nos œuvres ! quand nous prétendons les juger : « Voyez les plaies qui grèvent mon corps et mon esprit, voyez le désordre de mes organes et de mes sens, mes nuits d'agonie et d'effroi, et ma faiblesse et ma misère durant le jour… et condamnez-moi, si vous l'osez ! »

Ah ! s'ils connaissaient les auteurs de leurs maux, ces fous, ces incurables, ces mal-bâtis, comme ils se lèveraient innombrables contre nous, jusqu'à couvrir de leurs malédictions les grandes voix de la nature.

Nous les dupons en nous laissant aimer d'eux. Nous ne tremblons pas devant leur amour.

Ils meurent dans l'amertume de perdre… ce qu'ils n'ont pas possédé ! Chaque fois qu'ils ont tendu la main pour saisir les fruits de la vie, elle leur a répondu : « Cela n'est pas pour toi ! »

En vérité, que ces pauvres hérédos meurent jeunes ou qu'ils meurent vieux… ils n'ont jamais vécu !

Pour les incurables, chargés du vice et de la malédiction humaine, des lois de réparation ! et non cette facile pitié, sitôt lassée.

Et la paix règnera entre les hommes et sur le Monde. La Paix !

25

Ôfemmes ! donneuses de lait, donneuses de sang ! Ô femmes, fontaines de vie ! O femmes ! vous en avez le pouvoir, rompez cette effroyable chaîne de l'hérédité où le bourreau était déjà une

victime, où la victime se fait bourreau. Ne permettez plus que votre conception soit un crime, et que vous transmettiez avec le lait et le sang le poison de l'hérédo. Les maux de l'Espèce, vous les souffrez jusqu'au plus secret de vos organes. Ne permettez pas que votre maternité soit saccagée et que vous donniez la mort quand, pour créer des vies nouvelles, vous risquez votre propre vie ! Que votre générosité et vos douleurs ne soient pas trahies ! Ne soyez pas de ces infortunées qui donnent, pour la honte de notre humanité, des enfants couverts de plaies, que l'on retire du corps des mères comme des fruits bons à être jetés au fumier pour y achever leur pourrissement !

Ne craignez pas ce mot d'« hérédo » quand vous le trouverez dans l'héritage des parents qui vous ont tout laissé de ce qu'ils possédaient, le meilleur comme… le moins bon. Peut-être ne savaient-ils pas… peut-être vous ont-ils bien aimés de la même tendresse que vous avez pour vos enfants. S'ils furent honnêtes et braves gens, ils doivent être respectés dans leur mémoire.

Vous qui bercez l'homme et l'enfant, qui accédez à leurs désirs, n'ayez ni peur, ni honte de ce qui fut gagné dans l'acte d'amour. C'est malchance pour le corps mais non souillure de l'âme.

Vous avez joui de l'amour et vous avez donné de l'amour, accepterez-vous de faire un enfant sans lui avoir préparé l'habitacle de votre corps, le recevrez-vous dans une auberge de crime, où vous le nourrirez d'un sang empoisonné ?

Ces mots d'amour qui vous charmèrent et dont le souvenir demeure, passé d'amour, votre enfant chétif, peureux, misérable ou repoussant, votre enfant ne les entendrait pas à son tour. Quand

il voudra chercher de l'amour… il ne rencontrerait que la répulsion ou une pitié aussi cruelle que la répulsion !

L'enfant né de vos amours ne connaîtra pas l'amour.

Sauvez la race des hommes dont les volontés sont contradictoires. Sauvez l'Amour car nous n'avons plus la persévérance d'aimer et l'amour est aussi une longue patience !

Et ne permettez plus qu'on vous marie, ainsi que s'accouplent d'obscurs animaux, sans savoir quelles ressources, vous et l'homme, apportez au fonds commun de santé qui sera la vraie richesse du couple et le meilleur apanage des enfants.

N'acceptez pas que votre mariage soit une « loterie ».

N'acceptez pas la contamination pour vous et la déchéance pour les enfants.

C'est le grand crime envers eux, c'est un infanticide !

Exigez qu'on vous soigne, tandis que l'enfant n'est encore qu'à vous, mêlé à vos organes. Exigez, vous en avez le droit. C'est vous qui continuez la race !

Vous n'êtes plus ignorante, vous savez que tout se guérit et qu'un homme loyal, même malade, reste digne de votre amour. Vous devez l'attendre et demeurer pour lui son plus cher espoir. Comme s'il était allé vous chercher une fortune dans quelque mine fabuleuse, en se soignant, il travaille déjà, pour vous et pour le foyer.

Que ce ne soit pas la fin d'un monde, mais le commencement d'une autre race !

Et cette race innocente et purifiée que vous allez concevoir fera grâce à notre souvenir, à cause de nos génies, de nos artistes et de nos héros, à cause de nos gens de pensée et de nos petites gens, à cause de nos martyrs ! qui furent aussi des hérédos !

26

Nous prétendons tout savoir et cependant nous restons ignorants de nous-mêmes et criminels envers notre descendance. Tandis que nous nous efforçons vers des biens illusoires, nous négligeons les seuls biens véridiques : la santé pour le corps et l'équilibre de l'esprit.

On exige des commerçants des livres, des registres, mais chez le médecin qui l'a traité, il ne reste aucune trace du passage du malade. Et comment parler de secret professionnel… de confession ? Le confesseur guérit par l'absolution les pires plaies de l'âme ; il faut de longs traitements pour soulager les maux du corps… La matière spirituelle et la matière corporelle sont de deux sortes.

Sciemment ou inconsciemment, par hypocrisie, par légèreté, par bêtise, nous trompons le médecin qui n'a devant lui qu'un livre fermé et ne soigne que des apparences. Les praticiens réclament cette première base à leurs investigations. Le mystère d'un chacun, c'est chez les ascendants qu'il convient de le chercher. Car rien n'est plus différent d'un homme qu'un autre homme.

Mais les chiens et les chevaux de luxe ont un pedigrée, les petits des hommes naissent comme des portées de mulots.

Ce mystère dans lequel nous vivons par lâcheté, c'est le secret de nos faiblesses, de nos anomalies, de nos terribles impulsions. L'hérédité tient la porte ouverte aux maladies de l'âme et du corps.

Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes…

Tant d'obscurité dans un siècle dit de lumière, tant d'ingéniosité dans le mal ! tant de maladresse à faire le bien ! Mais revenons de notre folie.

Le carnet de santé replacera l'homme en face de son humanité qu'il méconnaît. Il vole, mais les oiseaux le font aussi et avec moins de péril. Il s'enorgueillit de sa mémoire et de ses sens quand ceux des bêtes sont infaillibles et leur sensibilité plus dépouillée et généreuse.

L'homme, cette bête à chagrin, serait-il donc la plus sale bête ? Non, car en cruauté, les insectes nous en remontreront toujours…

Nous nous croyons des manières de dieux, disposant de la foudre, arrêtant la mer et captant le soleil.

Mais laquelle de nos fonctions intestinales avons-nous eu le pouvoir de transformer ? Nos boyaux se vident tout comme ceux des sauvages et des animaux et avec moins d'aisance… Il serait sage que nous retournions à l'humilité de notre condition humaine. Revenons de notre folie !

Le Carnet de Santé fera baisser la température des masses humaines, cette fièvre d'orgueil, de jouissance et de domination qui les dévore. Ils y gagneront la paix qu'on trouve dans l'humilité, car l'homme qui vole dans le ciel portant des engins de massacre et celui qui les inventa, c'est l'homme meurtrier.

D'aucuns qui pensent avoir quelque chose à dissimuler (comme si l'hérédo n'était pas mal de l'espèce), puisque nous sommes nés de l'homme et de la femme et que des siècles d'ancêtres nous ont précédés, feignent de croire qu'on veut s'attaquer à la liberté individuelle. Mais depuis beau temps, nous avons perdu le goût de la liberté et nous n'en sommes pas moins fiers pour cela. Ne sommes-nous pas surveillés et nos poches retournées afin de ne rien dissimuler ?

La santé n'est pas un bien propre, c'est le bien de notre descendance. Notre vie n'est pas à nous, puisque nous devons la donner à d'autres…

Est-ce donc une vie empoisonnée que nous passerons à nos enfants ? Sans les soigner, sans les avertir pour qu'ils se tiennent sur leurs gardes. C'est les aveugler aussi sûrement que si nous leur crevions les yeux.

Le syphilitique, l'hérédo, le tuberculeux, le cancéreux, s'ils ne sont dûment traités, en plus de leur malheur, deviennent des dangers publics.

L'enfant, l'homme futur, a lui aussi sa liberté individuelle que nous violons parce qu'il est trop faible pour la défendre.

Nous ne respectons pas plus l'enfance que la vieillesse. L'enfant n'appartient pas à ses procréateurs comme une paire de sou-

liers que l'on entretient ou que l'on délaisse à volonté. Il fait partie du cheptel humain et nous devons rendre des comptes de gérance, comme nourriciers, pour ses intérêts moraux et corporels. Le couple, la famille sont déjà une société et peut-être la société idéale.

Nos jeunes gens ont le respect de leur corps qu'ils tiennent en harmonie avec la nature et ses éléments par l'exposition à la lumière, à l'air, à l'eau, par la pratique des sports Ils veulent un beau corps solide et des vertus viriles. Ils ont le droit de connaître leurs ennemis héréditaires.

Une mesure qui atteint tous les individus ne peut être vexatoire. Le carnet de santé sera la première mesure commune, et non pas à sens unique, prise par les hommes.

Jusqu'ici la mort seule nous était commune… et ce n'était pas de notre fait !

Puisse l'homme de 1937 faire montre d'indépendance.

D'autres pays y sont venus avant nous, hélas ! et c'est chez eux que la démocratisation est la plus avancée et la plus harmonieuse.

Avec une santé surveillée et une médecine préventive, la prolongation de la vie entrera en ligne de compte.

Le carnet sera notre sécurité et la protection de nos enfants.

27

Un carnet de santé nous sera obligatoirement donné à tous, après une enquête médicale pour laquelle nous aurons fourni sur nos ascendants les renseignements que nous possédons.

Cette sorte de « pedigree » édifiera chacun sur l'état de ses organes.

Ce carnet, strictement individuel, sera rédigé en termes techniques afin de décourager les indiscrets. C'est au médecin que nous devrons le produire, chaque fois que nous aurons affaire à lui ; il y inscrira la maladie pour laquelle il nous soigne et les remèdes qu'il nous ordonne. Lui-même devra en tenir un double et avoir le droit de dénoncer la tuberculose et la syphilis qui sont des dangers publics au cas où l'individu atteint ne se ferait pas soigner suivant les prescriptions en usage chez le médecin de son choix. (Le cas du délinquant relèverait alors du code pénal).

Le carnet restant confidentiel, nous ne serons tenus de le produire que lorsque nous pourrions mettre en péril une autre existence que la nôtre.

1 Lors du certificat pré-nuptial, les médecins choisis par les deux familles qu'il conseillent, en prendront connaissance ;

2 Au deuxième mois, la grossesse devra être déclarée afin que, le cas échéant, un traitement préventif garantisse l'être à venir. Les deux procréateurs seront tenus de montrer leur carnet de santé aux services compétents ;

3 Également, pour la sécurité commune, le carnet de santé sera communiqué au médecin de l'école comme au médecin du

régiment.

Ainsi le carnet nous suivra comme un témoin secret jusqu'à ce que l'esprit public enfin mûri, nous considérions nos maladies comme des malheurs et non pas comme des crimes.

Puis le carnet de santé qui aura été notre sécurité et la protection de nos enfants, nous ayant mené en nous gardant d'être malfaisants jusqu'à notre mort, un duplicata en sera tiré pour chaque enfant et ce sera le plus précieux de son héritage.

28

Je ne suis pas une voyante, mais une prévoyante. Ma qualité est mineure et ménagère. C'est pourquoi je me suis inquiétée des remèdes à apporter au mal de tous, sans me contenter de la vaine satisfaction de le dénoncer.

Tout d'abord (et c'est l'évidence), de même que le casier judiciaire, nous devons laisser à nos enfants, notre « casier sanitaire » afin qu'ils défendent leur vie, dérivée de la nôtre et ne soient plus condamnés dès la naissance, et pour qu'ils cessent d'être devant les médecins de pitoyables énigmes.

. . . . . .

Chaque jour, à chaque seconde du jour, un homme pour contenter sa folie tue un autre homme !

Et une femme conçoit un enfant qui sera un misérable ou un assassin !

Qu'attendons-nous pour nous émouvoir ? La douleur d'un seul, la douleur solitaire contient toute la douleur de l'Espèce !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Crime. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.